

Les jeunes nord-irlandais, génération post-traumatique

ÉDUCATION L'Unesco pointe les risques d'un manque d'information

► Les moins de 20 ans n'ont pas connu le conflit qui a entaché la province britannique entre 1968 et 1998.
► Coïncée entre les murs à l'effigie des paramilitaires, la nouvelle génération tente de comprendre son héritage...
entre crainte et fascination.

REPORTAGE

BELFAST
DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE

Un fardeau pour les jeunes. » Voilà comment Aine Maguire qualifie le conflit nord-irlandais – les troubles de 1968-1998. Comme tous ceux de sa génération, l'étudiante âgée de 24 ans n'a presque pas vécu cette guerre civile qui a opposé les catholiques nationalistes (en faveur d'une Irlande unifiée) aux loyalistes protestants (attachés à la couronne britannique) pendant trente ans. Issue des quartiers nationalistes de Belfast-Ouest, la jeune femme regrette le manque d'information à ce sujet. « Si vous ne choisissez pas l'histoire au GCSE (certificat général de fin d'études secondaires), vous n'apprenez rien sur le conflit nord-irlandais lors de votre scolarité. »

Le 18 février, une étude publiée par l'Unesco a identifié un problème clé, à savoir que la « génération post-troubles n'a aucun souvenir des dommages causés par le conflit et ne serait pas suffisamment au courant des "horreurs de la guerre" ». En effet, le sujet est rarement abordé au sein du système éducatif. « En Irlande du Nord, presque toutes les écoles préfèrent éviter le sujet », explique Olwen Purdue, directrice du Centre for Public History chapeauté par la Queen's University à Belfast.

« Les professeurs ont connu les troubles, donc c'est difficile pour eux d'en parler de manière objective » OIWEN PURDUE

« Les professeurs ont connu les troubles, donc c'est difficile pour eux d'en parler de manière objective », reprend-elle. En Irlande du Nord, le système scolaire reste très ségrégué. La plupart des écoles publiques sont principalement protestantes tandis que la majorité des enfants catholiques fréquentent des établissements gérés par l'Église. Souvent seul l'accès aux études supérieures permet aux jeunes de se mélanger avec d'autres communautés. Mais encore faut-il poursuivre sa scolarité.

Courtney Girvin habite dans un quartier

ouvrier protestant de Belfast et connaît beaucoup d'adolescents qui ont abandonné leurs études. « Ces jeunes sont entourés de peintures murales montrant les paramilitaires comme des soldats. Alors certains veulent les rejoindre », explique l'étudiante de 20 ans. Sous les yeux des enfants, les paramilitaires contrôlent certains quartiers, donnant une impression de puissance. « Certains vont admirer les paramilitaires car ils roulent en belles voitures et partent souvent en vacances », explique Courtney Girvin. Selon elle, une poignée de jeunes idéalise le conflit. « Parfois je les entends se demander si les troubles sont de retour. Ils sont presque excités à cette idée, sans doute parce qu'ils ne les ont pas vécus », raconte-t-elle. Selon le rapport réalisé par l'Unesco, les jeunes nord-irlandais pourraient être « entraînés dans des activités violentes » si une frontière dure se dessinait après le Brexit.

Pour Lucy Michael, sociologue à l'Ulster University : « Les parents ont essayé de protéger leurs enfants du choc lié aux troubles. Mais on voit qu'il y a un héritage traumatique, visible par le taux de suicide élevé chez les jeunes de 16 à 21 ans. » Le sectarisme se nourrit aussi d'une situation économique difficile en Irlande du Nord. Près d'un adulte sur trois serait au chômage selon un rapport publié par le Joseph Rowntree Foundation en 2018. A cela vient s'ajouter un contexte politique chaotique dans la province britannique.

« Cela fait plus de deux ans que le parlement nord-irlandais est vide, donc une multitude de sujets restent en suspens », explique la spécialiste qui estime que les activités intercommunautaires mises en place par la province restent « très superficielles ». Pour Lucy Michael, la jeune génération est toujours ségréguée.

Un sentiment que partage aussi Matthew Trouton, un étudiant nord-irlandais âgé de 20 ans : « En discutant avec des personnes, je me rends compte que leur identité et leur communauté sont encore largement imprégnées des événements passés », explique le jeune homme issu d'un milieu loyaliste. D'ailleurs, il avoue ne pas avoir d'amis dans l'autre communauté. « Je ne me serais jamais vu fonder une famille avec une nationaliste. Nos valeurs seraient incompatibles. » L'étudiant originaire du comté d'Armagh avoue avoir surpris des conversations au cours desquelles des per-

sonnes expliquaient comment elles se seraient comportées pendant les troubles.

Alors il revient aux parents d'éclairer leurs enfants sur ce conflit, à l'instar de Geoff Hamilton, dont le beau-père a été abattu par des paramilitaires nationalistes. Pour ce père de famille, il est important que ces deux filles âgées de 15 et 21 ans connaissent les tenants et aboutissants de cette période sombre. « Elles savent dans quelles circonstances leur grand-père a été tué. Cependant, nous ne leur apportons qu'une version du conflit, estime l'homme originaire de Cookstown. Je veux qu'elles aient le sens de ce qui est juste ou non. Dans ce conflit, presque tout le monde a été une victime. » ■

AUDREY PARMENTIER

LE SURPLACE DU BREXIT

« No deal in the desert »

Avis à tous ceux qui pouvaient croire que le sommet entre l'Union européenne et la Ligue arabe, ces dimanche et lundi à Charm el-Cheikh, au bord de la mer Rouge, en Égypte, aurait offert un cadre agréable pour une percée sur le Brexit : « Il n'y aura pas de deal dans le désert ! », a assuré un responsable européen ce vendredi. Non seulement ce n'est pas l'intention des Vingt-Sept, mais quand bien même, ce ne serait pas possible : quatre leaders de l'UE brosseront le rendez-vous : le Français Macron, l'Espagnol Sanchez et leurs homologues letton et lituanien. Des entretiens May-Tusk-Juncker sont toutefois prévus et les « bilatérales » ne sont pas interdites...

PH.R.